

De Talleyrand à Chateaubriand : un basculement des Lumières au romantisme ?

Par Claude Jambart, février 2023

« Dans le temps de violentes passions, il faut bien se garder de parler la raison » (Malesherbes).

Le début du XIX^{ème} siècle a connu le passage des Lumières (priorité à la raison et aux connaissances) au romantisme (priorité aux sentiments et aux émotions). Les pensées, positions et pratiques politiques, et écrits respectifs de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord et de François-René de Chateaubriand sont-ils représentatifs de cette transition ? Pour répondre à cette question, nous parcourons leurs biographies, nous nous intéresserons ensuite à quelques gros plans révélateurs de leurs « philosophies » respectives : leurs voyages aux Amériques, leur rapprochement opportuniste suivi d'une mésentente profonde, leurs personnalités et leurs vues politiques, leurs carrières diplomatiques et enfin, *last but not least*, leurs écrits. Nous évoquerons ensuite les « héritiers » de ces deux personnages. Nous concluons que la transition de Talleyrand à Chateaubriand illustre bien un basculement décisif des Lumières au romantisme.

Parcours

Talleyrand et Chateaubriand, contemporains, ont eu des vies parallèles qui se sont cependant parfois rencontrées. Vies parallèles par exemple aux Amériques où ils voyagèrent, Chateaubriand en 1791, Talleyrand en 1794, 1795 et 1796, séjours qu'ils relatent bien différemment, comme on le verra. Vies parallèles aussi dans leurs intenses carrières politiques et diplomatiques sous la Restauration. Rencontres : ce fut surtout le cas pendant les Cent-Jours et ses suites.

La vie de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord est bien connue des lecteurs du *Courrier du Prince*, aussi irons-nous à l'essentiel. Charles-Maurice est né en 1754 d'une famille de grande noblesse mais d'une branche désargentée. Il est orienté malgré lui, du fait de son infirmité (pieds bots), vers l'Eglise : *« on me force à être ecclésiastique, on s'en repentira »*, ou encore : *« Après un an de séjour à Reims, voyant que je ne pouvais éviter ma destinée, mon esprit fatigué se résigna ; je me laissais conduire au séminaire de Saint-Sulpice »*. Après des études au collège d'Harcourt et au séminaire Saint-Sulpice, il est ordonné prêtre en 1775. Il entame alors une carrière ecclésiastique ambitieuse : agent général du clergé (1780-1785) et évêque d'Autun (1789). Charles-Maurice prit résolument part à la Révolution dans ses débuts. Elu du clergé aux Etats généraux, il s'engage alors dans des réformes décisives qui témoignent, toutes, de son attachement aux Lumières : *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, poids et mesures, système métrique, éducation nationale laïcisée, rédaction de la constitution, nationalisation des biens du clergé, Il quitte la France à la veille de la Terreur pour l'Angleterre puis les Etats-Unis (1794-1796). De retour en France, il est nommé ministre des Relations extérieures du Directoire et garde cette fonction sous le Consulat et sous l'Empire. Il milite auprès du premier consul puis empereur pour la modération et la paix. En 1807, il prend ses distances avec le régime : *« Je ne veux pas être le boucher de l'Europe »*. Il facilite le retour des Bourbons en 1814 puis 1815. Délégué auprès du congrès de Vienne il évite (on ne le dira jamais assez) le démembrement de la France. Sous la monarchie de Juillet

il fut ambassadeur à Londres où il œuvra beaucoup pour la paix et la création de la Belgique. Il décéda en 1838 après s'être réconcilié avec l'Église.

Chateaubriand est quasi-contemporain de Talleyrand. Il est né en 1768 (quatorze ans après Talleyrand, mais « *une rupture générationnelle* » pour E. de Waresquiel). Rejeton d'une famille noble mais peu fortunée, il connut, selon ses propres dires, trois carrières : militaire, politique et littéraire. Pris dans ses « *rêveries* » dans les forêts de Combourg, il tarda à se trouver un avenir. Il envisage d'abord, pour aussitôt y renoncer, une carrière ecclésiastique (souhait de sa mère). Il qualifia comme suit l'abandon de ce projet : « *Il ne m'a manqué pour réussir dans le monde qu'une passion et un vice, l'ambition et l'hypocrisie ... Je renonçais donc à l'état ecclésiastique* » (il prend ici le contrepied de Charles-Maurice). Vint l'idée d'un engagement dans la marine, comme son père (qui fut aussi quelque peu négrier), qui resta inaboutie. Suit une carrière dans l'armée jusqu'au grade de capitaine. En 1791 il embarque pour le Nouveau Monde sur le projet, conçu avec Malesherbes, de découvrir le passage du Nord-Ouest. A la nouvelle de la fuite du roi à Varennes il revient en France. En juillet 1792, il quitte la France pour rejoindre l'armée des émigrés. Blessé au siège de Thionville, il s'exile à Jersey puis à Londres. Il rentre à Paris en 1800 et entame une carrière littéraire (voir plus loin). Rayé de la liste des émigrés en 1801, il rompt définitivement avec Napoléon à l'annonce de l'exécution du duc d'Enghien, en 1804. Il parcourt alors, en 1806, la Grèce et le Moyen-Orient pour documenter *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Il s'installe ensuite à la Vallée aux Loups, puis à Paris, où il poursuit son œuvre littéraire. Il acclame le retour des Bourbons. A l'arrivée de Louis XVIII à Paris (première Restauration), il est cruellement déçu de n'être pas retenu pour être membre du gouvernement. Talleyrand, pour le consoler, le fait nommer ambassadeur en Suède où il ne se rendra pas car, pendant les Cent-Jours, il accompagne Louis XVIII à Gand. De retour à Paris (seconde Restauration) il est nommé ministre d'Etat et pair de France. Ayant critiqué la dissolution de la « chambre introuvable », il tombe en disgrâce et perd son poste de ministre d'Etat (et les revenus afférents !). Il s'affiche ensuite « ultra » et prend la direction de cette faction à la chambre des pairs, où il vota pour la condamnation de Ney. Il est nommé à divers postes diplomatiques (voir plus loin) et quitte la vie politique, et sa pairie, à la révolution de Juillet. Il achève alors ses *Mémoires d'outre-tombe* qui ne devaient être publiées que 50 ans après sa mort mais, pressé par des besoins d'argent, il vend son ouvrage en 1836 pour une publication dès son décès. Il meurt à Paris en 1824 et est inhumé à Saint-Malo.

Voyons maintenant comment ces deux personnages ont vécu des expériences similaires, et comment ils se sont parfois trouvés, et séparés. Nous verrons aussi que l'idéalisme s'accommode mal des réalités et des méandres de la vie politique.

Voyages aux Amériques

Rien de plus révélateur que les observations respectives de Chateaubriand et de Talleyrand sur les Amériques où ils se rendirent tous deux.

Talleyrand séjourna aux Amériques pendant deux ans et demi avec le projet explicite de faire de l'argent. Il s'épanche parfois sur les charmes de la nature : « *Je trouvais une nature toute brute, toute sauvage, des forêts aussi anciennes que le monde, ...* », mais est vite rattrapé par les perspectives d'exploitation qui peuvent en être faites : « *Notre imagination s'exerçait alors dans cette vaste étendue, nous y placions des cités, des villages* » ... « *La marche irrésistible de la nature veut qu'une population immense anime un jour cette masse de terres inertes qui n'attendent que la main de l'homme pour être fécondées* ». Les autochtones ne présentent pas alors d'intérêt, sauf à être des forces (médiocres) de travail. Talleyrand ne les apprécie

guère : « ... *La malpropreté de sa maison [un indien de rencontre] et de sa personne qui est au-delà de toute expression* ». Evidemment, pour qui a connu les parquets et les parfums de Versailles ! Cette vision utilitaire entre tout à fait dans les perspectives de progrès et de développement de l'économie ouvertes par les Lumières.

Chateaubriand abandonne son projet de découvrir le passage du Nord-Ouest, qui s'est révélé être impossible une fois sur place. Il explore alors les tribus et les mœurs indigènes sur les traces du « bon sauvage » de J.J. Rousseau et s'enivre de la sauvagerie des lieux et de ses habitants : « *Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création telle qu'elle sortit des mains de Dieu ? Le jour, tombant d'en haut à travers un voile de feuillage, répand dans la profondeur du bois une demi-lumière changeante et mobile, qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes ; trompé par un jour plus vif, j'avance à travers les herbes, les orties, les mousses, les lianes et l'épais humus composé des débris des végétaux ; mais je n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins tombés. Bientôt la forêt redevient plus sombre ; l'œil n'aperçoit que des troncs de chênes et de noyers qui se succèdent les uns les autres, et qui semblent se serrer en s'éloignant : l'idée de l'infini se présente à moi* ». Convenons que nous sommes ici en plein romantisme !

Rapprochements opportunistes

Retournons en France avec le Consulat, l'Empire et ses suites.

Chateaubriand fut d'abord séduit par Bonaparte avec l'espoir qu'il remettrait rapidement les Bourbons sur le trône, avant de rompre, comme on l'a vu, toute relation avec lui en 1804.

Talleyrand, ministre des Relations extérieures, prit ses distances avec l'empereur à partir de 1807, mais resta toujours dans son entourage presque jusqu'à la fin ...

Pendant la première Restauration, Talleyrand est président du Gouvernement provisoire pendant un mois, ministre des Affaires étrangères et aussitôt envoyé comme délégué à Vienne pour le congrès éponyme.

Pendant les Cent-Jours, à Gand, Chateaubriand est membre du cabinet du roi. Il aspire au retour rapide de Talleyrand de Vienne après Waterloo. Faisant alors assaut de flagornerie et de flatterie vis-à-vis de Talleyrand qui prenait son temps pour rejoindre le roi, il l'invite à le rejoindre à Mons au plus tôt. Il souhaitait en effet que cette personnalité de grande réputation nationale et européenne (et de grand savoir-faire) contribue à installer la nouvelle Restauration : « *Votre présence ici est absolument nécessaire. ... Je serais heureux de contribuer un peu, auprès de vous, au rétablissement de la France qui a bien besoin une seconde fois, de votre secours.... J'aurais quelque peu droit à ce ministère ; mais, mon Prince, mes prétentions sont subordonnées aux intérêts du roi et de la patrie, ainsi qu'à vos vues et à vos projets* ». Nous sommes ici très loin des injures des *Mémoires d'outre-tombe* ! La rencontre du roi et du prince se passe mal. Le roi quitte Mons pour Paris après lui avoir donné son congé. Le duc de Wellington, qui vise une Restauration en douceur, impose, à Cambrai, Talleyrand au roi. Ces derniers cosignent conjointement, en présence de Chateaubriand, la fameuse déclaration de réconciliation nationale. Talleyrand est ainsi *de facto* installé au cœur du pouvoir. Une rencontre a ensuite eu lieu à St Denis, que Chateaubriand a décrit dans un texte célèbre : « *Ensuite, je me rendis chez Sa Majesté : introduit dans une des chambres qui précédaient celle du roi, je ne trouvai personne ; je m'assis dans un coin et j'attendis. Tout à coup une porte s'ouvre : entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime, M. de*

Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché ; la vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du roi et disparaît. Fouché venait jurer foi et hommage à son seigneur ; le féal régicide, à genoux, mit les mains qui firent tomber la tête de Louis XVI entre les mains du frère du roi martyr ; l'évêque apostat fut caution du serment ». La seconde Restauration voit Talleyrand être nommé secrétaire d'Etat, président du Conseil des ministres, et ministre des Affaires étrangères. Chateaubriand est nommé ministre d'Etat et pair de France. Louis XVIII, qui s'était fait forcer la main, comme on l'a vu, par le « duc de fer » et ne supportant décidément pas le prince (« un objet d'horreur » pour le roi, selon E. de Waresquiel¹), le congédie après deux mois. Chateaubriand, après avoir soutenu la « chambre introuvable » dissoute, se jette dans l'ultracisme. Talleyrand s'alliera aux ultras en 1817 par pur opportunisme politique. Ce ralliement ne lui permettra cependant pas de revenir au pouvoir.

Mésententes de fond

Chateaubriand qui, comme on l'a vu, adula le prince pendant les Cent-Jours, lui fut ensuite franchement hostile, comme en témoignent ses « dégagements » sur le personnage dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Pourquoi cette détestation ? On peut méchamment dire que, tout simplement, il n'en attendait alors plus rien ! Il pouvait donc « se lâcher ». Nous pouvons en énoncer les causes probables : évidemment des vues politiques divergentes (voir plus loin), mais aussi une jalousie féroce envers qui a réussi (carrière et argent) alors que lui-même a connu un parcours modeste au vu de la haute estime de lui-même et de ses prétentions, une détestation d'un homme qui a trempé dans la Révolution, l'Empire et la monarchie de Juillet, et l'horreur d'un pragmatisme à l'inverse de ses principes tranchés. Ces divergences éclatent dans un florilège de bons mots assassins :

C : « *Quand Talleyrand ne conspire pas, il spéculé* ».

C : « *La foule a bayé, à l'heure suprême de ce prince aux trois quarts pourri, ... Les hommes de plaies ressemblent aux carcasses de prostituées* ».

T : « *Monsieur de Chateaubriand croit qu'il devient sourd depuis qu'il n'entend plus parler de lui* ».

T : « *La plume de Chateaubriand ? Une plume de corbeau* ».

Personnalités

Talleyrand, comme l'illustre son orientation contrainte mais finalement acceptée, vers l'Eglise, « fait avec » et/ou « en être », souvent pour pouvoir ensuite influencer sur les événements. Il avait certes des principes (liberté de la presse, régime constitutionnel et, en politique étrangère, droit public ...), mais il savait les plier « à sa main » par opportunisme (pardon pour cet oxymore) comme il en témoigne : « Appuyons-nous sur les principes, ils finiront bien par céder ». Il savait donc s'adapter aux circonstances, ce qui l'a conduit à prêter maints serments (cf. le *Dictionnaire des girouettes*). Mais l'intérêt de la France a toujours prévalu.

Chateaubriand, lui, tranche, souvent à ses dépens. Il était aussi plus ferme et constant dans ses principes, comme l'appui à la lignée légitime des Bourbons et à l'Eglise catholique. Il n'était disponible pour aucune concession. Mais l'idéalisme, sentiment bien romantique, coûte cher en carrière et en revenus. A ce propos, Chateaubriand a souffert toute sa vie de difficultés d'argent : « *La fortune et moi nous nous sommes pris en grippe aussitôt que nous nous sommes*

¹ Charles-Maurice, pour sa part, n'appréciait décidément pas les Bourbons. Nous en avons maints témoignages, comme l'altercation qu'il eut avec le comte d'Artois et le duc de Berry, son fils, à Cambrai.

vus ». Elles l'ont conduit à une recherche éperdue de postes considérés souvent, et il ne s'en cachait pas, sous l'angle de leurs intérêts pécuniers. Talleyrand a toujours visé la fortune : « *moi j'ai toujours été riche ...* », et il y réussit grâce à un talent certain pour les affaires et aussi aux « douceurs diplomatiques ». Mais ses besoins d'argent étaient toujours là. Stendhal en témoigne : « *Talleyrand est un homme d'infiniment d'esprit qui manquait toujours d'argent* ».

Carrières diplomatiques

Charles-Maurice connut une carrière diplomatique brillante. Une citation le définit parfaitement : « *je n'aime pas la politique sentimentale ... qui nous replonge dans les malheurs de la révolution et de la guerre* » (qu'en penser aujourd'hui ?). C'est tout le contraire du romantisme naissant baigné de sentiments !

François-René a connu un parcours heurté comme diplomate et davantage fait d'échecs que de succès. Il fut affecté à des postes qui lui ont été parfois offerts pour éloigner de Paris une personnalité incontrôlable. Il fut secrétaire d'ambassade à Rome (1803) sous le Consulat, à l'initiative de Bonaparte et avec l'appui de Talleyrand. Il y déplut à l'ambassadeur en titre le cardinal Fesch (oncle de Bonaparte) pour des initiatives inopportunes. Il quitte Rome en janvier 1804. Il démissionne sur le champ du ministère des Relations extérieures à l'annonce de l'exécution du duc d'Enghien. Ce sera la rupture définitive avec Bonaparte/Napoléon. Sous la Restauration, il fut nommé ambassadeur en Suède avec l'appui de Talleyrand (1814), où il ne se rendit pas, « *n'ayant aucune envie d'aller s'enterrer dans les neiges du Nord* ». Il fut ensuite ambassadeur à Berlin (1821), poste dont il démissionna rapidement dans l'espoir d'être nommé ministre des Affaires étrangères. Suivent les ambassades à Londres (1822), d'où il partit rapidement pour être délégué au congrès de Vérone (1822) et enfin l'ambassade à Rome (1828-1829), d'où il démissionna après l'échec des manœuvres pour faire élire un pape favorable à la France. Dans ces ambassades il s'ennuya souvent (et le fit savoir !) et aspira vite à d'autres fonctions (vite à Paris !!!), et se signala souvent par un « jeu perso » qui le rendit parfois insupportable. Dans ce parcours diplomatique, n'oublions pas le poste de ministre des Affaires étrangères (déc. 1822-mai 1824) d'où il est congédié par Villèle pour un désaccord mineur : « *Et pourtant, qu'avais-je fait ... ?* ». Son plus haut fait d'armes reste l'expédition d'Espagne (1823).

Vues politiques

Sous le Directoire, le Consulat et l'Empire, Talleyrand, d'abord séduit par Bonaparte/Napoléon (« *J'aimais Napoléon* »), l'accompagne dans son aventure jusqu'en 1807 en tentant de l'influencer avec des succès divers ... En politique étrangère, il vise la paix en souhaitant la préservation de l'Autriche, mais Napoléon le bouscule. Son idée-clé (mûrie de longue date) d'une monarchie constitutionnelle « *à l'anglaise* » trouvera son aboutissement avec la Charte sous la Restauration, puis avec Louis-Philippe.

Chateaubriand, lui, rêve obstinément d'un retour à un passé politique et religieux (un roi de droit divin !), tout en faisant leur part aux aspirations de 1789, comme la liberté de la presse. Opposé à Napoléon, puis à Louis-Philippe, Chateaubriand s'affiche donc légitimiste déterminé (mais déçu : « *vive le roi quand même !* »). La nostalgie n'est-elle pas une des dimensions du romantisme ?

Ecrits

Abordons maintenant l'écriture, point essentiel tant Chateaubriand y brilla. Dans ce domaine Talleyrand et Chateaubriand se différencièrent nettement. C'est par ses écrits surtout, bien évidemment, que Chateaubriand fit naître le romantisme. Nos deux personnages laissèrent des écrits nombreux et importants.

Le prince laissa une très volumineuse correspondance et ses *Mémoires*. Ses textes y sont descriptifs, relatant (à son avantage, c'est la loi du genre) les événements auxquels il a participé ou qu'il a connus. Pour Chateaubriand les faits sont certes importants (suffisamment pour être parfois « améliorés » et même fantasmés), mais tout autant, sinon plus, les sentiments qu'ils lui inspirent. Certaines de ses œuvres sont romanesques : *Atala* (1801), *René* (1802), qui inaugure un genre nouveau fait de « vague à l'âme ». D'autres sont politiques, avec des textes qui sont autant de proclamations politique : *Génie du christianisme* (1802) : *De Buonaparte et des Bourbons* (1814), *Rapport sur l'état de la France* (1815), *La monarchie selon la Charte* (1816). Certains sont documentaires tel *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Enfin le dernier est un monument de la littérature française : les *Mémoires d'outre-tombe*, parus à partir 1849. C'est sans compter ses nombreuses brochures et articles de presse. Chateaubriand fut un précurseur dans l'art de la communication politique.

Le tableau suivant inventorie les occurrences de quelques termes dans les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand et les *Mémoires* de Talleyrand. Même s'il fallait les relativiser en fonction des nombres de mots respectifs de ces deux ouvrages, nombres du même ordre de grandeur d'ailleurs, ces occurrences sont très révélatrices des univers mentaux très différents (ex. : les termes *malheur*, *nature*, ...) de nos deux personnages.

	Chateaubriand	Talleyrand
songe	255	16
sentiment	429	50
nature	606	85
amour	442	22
bonheur	226	22
malheur	559	29
Napoléon	827	153

Quels héritages ?

L'opposition aux Lumières et, simultanément, la détestation de Talleyrand firent souche. Le romantisme fleurira avec la nostalgie de l'Empire et de la gloire. Les écrivains romantiques furent légion, en France et à l'étranger. Talleyrand, homme des Lumières et, de plus, considéré comme traître à Napoléon, est alors honni. G. Sand donne le ton, à la suite d'une visite à Valençay : « *Cette lèvre convexe et serrée comme celle d'un chat, unie à une lèvre large et tombante comme celle d'un satyre, mélange de dissimulation et de lasciveté ; ces linéaments mous et arrondis, indices de la souplesse du caractère ; ce pli dédaigneux sur un front prononcé, ce nez arrogant avec ce regard de reptile... le plus grand fourbe de l'univers... ce renard octogénaire... Cet homme ... est une monstruosité ...* ». V. Hugo (dont le père fut général d'Empire) « enfonce le clou » à la mort du prince : « *Eh bien, avant-hier 17 mai 1838, cet homme est mort. Des médecins sont venus et ont embaumé le cadavre. Pour cela, à la manière des Égyptiens, ils ont retiré les entrailles du ventre et le cerveau du crâne. La chose faite, après avoir transformé le prince de Talleyrand en momie et cloué cette momie dans une bière*

tapissée de satin blanc, ils se sont retirés, laissant sur une table la cervelle, cette cervelle qui avait pensé tant de choses, inspiré tant d'hommes, construit tant d'édifices, conduit deux révolutions, trompé vingt rois, contenu le monde. Les médecins partis, un valet est entré, il a vu ce qu'ils avaient laissé : Tiens ! Ils ont oublié cela. Qu'en faire ? Il s'est souvenu qu'il y avait un égout dans la rue, il y est allé, et a jeté le cerveau dans cet égout ». Et Flaubert ajoutera dans son *Dictionnaire des idées reçues* : « *Talleyrand, s'indigner contre* ». Les Lumières eurent des succédanés axés sur l'idée de progrès tel le positivisme (A. Conte, H. Taine, ...), qui n'eurent cependant pas le même écho que les quasi-défunes Lumières.

Le souvenir de Talleyrand disparut donc. Il réapparut vers le milieu du XX^{ème} siècle avec S. Guitry, G. Lacourt-Gayet, J. Orioux, J.-C. Brisville (pour sa pièce de théâtre « Le souper ») et E. Molinaro (pour son film éponyme), E. de Waresquiel et de nombreux auteurs anglais (D. Lawday, D. Cooper, P.G. Dwyer,...). Mais certains historiens le poursuivent toujours de leur acrimonie, en pointant ses « trahisons » et son esprit de lucre, jusqu'à parfois lui imputer la défaite de Napoléon !

Conclusion

En réponse à la question énoncée en préambule de cet article, convenons d'abord que Talleyrand est bien reconnu pour être un adepte des Lumières, comme en atteste E. de Waresquiel, son principal biographe contemporain : « *Talleyrand est beaucoup plus qu'un fils des Lumières. Il personnifie absolument, par son éducation, sa pensée, son esprit et jusque dans son style, les Lumières, avant l'Empire, sous l'Empire et après l'Empire, jusqu'à sa mort en 1838* ». L'œuvre de Chateaubriand, elle, répond bien aux critères du romantisme : nostalgie, états d'âme, culte de la nature ... Son grand biographe J.-C. Berchet est d'ailleurs clair à ce sujet : « *les Mémoires, une œuvre majeure du romantisme français* ».

Le passage des pensées, des vues politiques et surtout de l'écriture de Talleyrand à celles de Chateaubriand est-il anecdotique ou traduit-il une évolution profonde des mentalités ? Il est légitime de pencher pour cette seconde hypothèse pour plusieurs raisons. Ces deux personnages de premier plan ont marqué leur époque. François-René a opéré une rupture franche de genre dans l'écriture. Mme de Boigne elle-même en témoigne : « *l'école qu'il a fondée* ». Les écarts dans le nombre de leurs « héritiers » respectifs font la différence. Le passage de relais de Charles-Maurice à François-René marque donc bien la transition du siècle des Lumières (XVIII^{ème} siècle) à celui du romantisme (XIX^{ème} siècle). Mais ces deux écoles de pensée ne sont-elles pas toujours peu ou prou toujours présentes dans la vie politique ? Ne constituent-elles pas, encore aujourd'hui, deux pôles : raison/passion (simultanément aux pôles gauche/droite) de notre vie politique ? C'est ainsi qu'un homme politique se fait aujourd'hui le chantre du « *bruit et de la fureur* », alors que notre président de la République se réfère aux Lumières, par exemple le soir de son élection, le 7 mai 2017 : « *L'Europe et le monde attendent que nous défendions partout l'esprit des Lumières menacé dans tant d'endroits* ».